



# Saint Jean Chrysostome

*édition abrégée,  
établie et présentée par  
Jacques de Penthos*

## Commentaire sur l'évangile selon saint Matthieu

## Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu



Saint Jean Chrysostome

**Commentaire  
sur l'Évangile  
selon saint Matthieu**

*Édition abrégée par Jacques de Penthos*

ARTÈGE

## DU MÊME AUTEUR

Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur les épîtres de saint Paul*, Éditions François-Xavier de Guibert, 2009 :

Tome I : Lettres aux Corinthiens

Tome II : Lettres aux Romains, aux Éphésiens

Tome III : Lettres aux Galates, aux Philippiens, aux Colossiens, aux Thessaloniciens

Tome IV : Lettres à Timothée, à Tite, à Philémon, aux Hébreux

Saint Jean Chrysostome, *Commentaire sur l'évangile selon saint Jean*  
Éditions Artège, 2012.

*À l'écoute de saint Jean Chrysostome*, Éditions Sainte Madeleine, 2012.

© novembre 2012

ISBN 978-2-36040-117-8

ISBN pdf : 997-9-103360-224-8

**Éditions Artège** - 9, espace Méditerranée

66000 PERPIGNAN

[www.editionsartege.fr](http://www.editionsartege.fr)

## Introduction

Surnommé Chrysostome, c'est-à-dire *Bouche d'or*, saint Jean était appelé, de son vivant, Jean d'Antioche, car il était né dans cette ville, en l'an 344 probablement. Palladius, évêque d'Hélénopolis, composa sa *Vie* en 407 ou 408. Nous savons ainsi que notre saint fut élevé par sa mère, une sainte femme qui, veuve à vingt ans, refusa de se remarier afin de se consacrer à son éducation.

Après ses études de philosophie et de rhétorique, Jean débuta dans le barreau, puis il fut attiré par une vie religieuse plus profonde. Vers 370 il reçut le baptême et l'ordre de lecteur. Il s'organisa, dans la maison de sa mère, une vie de prière, d'ascèse et d'étude.

En 373 on voulut le faire évêque, mais il se déroba et quitta la ville pour aller dans la montagne vivre en cénobite pendant quatre ans, puis en anachorète pendant deux ans. Il y ruina sa santé et dut revenir à Antioche en 380.

Il fut ordonné diacre en 381, et prêtre en 386. Il commença alors, à Antioche, son activité de prédicateur. Pendant une dizaine d'années on se pressait en foule pour l'entendre, et l'on n'hésitait pas à l'applaudir.

En 397 il est nommé comme successeur de Nectaire, patriarche de Constantinople. Le peuple lui était très attaché et l'aimait extrêmement. Mais « le saint évêque, écrit E. Legrand, arma contre lui, par ses admonestations et ses réformes, une fraction importante du clergé qui menait (par suite de l'indolence de Nectaire) une vie relâchée; il irrita quelques dévotes, vierges ou veuves et les moines parasites des maisons opulentes, en dénonçant l'hypocrisie des unes, la paresse des autres; il offusqua les mondaines en instaurant à l'évêché, au lieu du luxe de Nectaire, un régime très simple qui était pour eux comme une leçon et un re-

proche perpétuels; il inquiéta les riches, les gens en place, le pouvoir par la liberté et la véhémence de sa parole, par la hardiesse de ses idées sociales... Il indisposa le tout-puissant [ministre] Eutrope, qui l'avait d'abord soutenu, et ensuite l'impératrice Eudoxie... en désapprouvant sans réserve, en combattant même d'une façon expresse leurs exactions et leurs abus d'autorité ». S'ajoutait à tout cela la farouche opposition de Théophile, patriarche d'Alexandrie; car saint Jean Chrysostome avait été choisi comme patriarche, et non son candidat. Plusieurs évêques contre lesquels le saint patriarche avait dû sévir, étaient aussi contre lui.

Dans un concile dépourvu de légalité, et devant lequel il refusa de comparaître, il fut déposé. Il dut partir en exil, en 403. Mais, devant les menaces du peuple, l'empereur Arcadius fut obligé de le rappeler quelques jours après. Cependant l'impératrice le fit exiler de nouveau, pour se venger des paroles de blâme que le saint avait prononcées à l'occasion des fêtes organisées d'une manière païenne en l'honneur de la statue d'Eudoxie. Jean partit donc le 5 juin 404 pour Cucuse, dans le Taurus. Mais comme on trouvait son exil trop doux, on l'envoya près du Caucase. Le voyage fut organisé si durement que le saint évêque mourut en route, le 14 septembre 407.

Le 27 juin 438 son corps fut ramené triomphalement à Constantinople. Le pape Innocent avait déjà cassé la sentence de condamnation qui avait été portée contre le saint patriarche.

Saint Jean Chrysostome est Docteur de l'Église et l'un des quatre plus grands Pères de l'Église d'Orient.

\*

« Si Chrysostome a peu de goût pour la spéculation, il n'en a pas moins une intelligence vive, lucide, pénétrante, qui presque toujours traduit sa pensée en une langue d'une pureté impeccable. Son imagination est d'une richesse éblouissante et donne à sa phrase un éclat, une variété et une puissance d'expressions incomparables. Il a du reste un sens exquis de la mesure; aussi est-il un vrai classique, malgré l'intensité du sentiment, parfois la véhémence de la passion qui anime ses écrits. Ces dispositions de l'esprit et du cœur on fait dire qu'il était naturellement un orateur. De fait, la forme oratoire, l'ampleur de la période,

la facilité, l'abondance paraissent dans toutes ses œuvres, même dans de simples traités destinés à la lecture. Par tous ces dons, il a mérité le titre de "Chrysostome" (Bouche d'or) que lui a décerné l'admiration de l'Église depuis le VI<sup>e</sup> siècle » (F. Cayré). Il est en effet l'écrivain d'Orient le plus admiré et, en Occident, seul saint Augustin a une réputation d'orateur qui peut lui être comparée. « Il reste le plus séduisant des Pères grecs et l'une des figures les plus attachantes de toute l'antiquité chrétienne » (J. Quasten).

\*

« Aucun Père n'a laissé un héritage littéraire aussi important en volume que Chrysostome » (J. Quasten). La plus grande partie est composée de ses quelque 700 homélies sur des livres de la sainte Écriture.

\*

Nous présentons, dans le présent volume, et selon la traduction de l'édition de Jeannin (chez L. Guérin & C<sup>ie</sup>, Bar-le-Duc 1864-1869), une édition abrégée du *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*.

\*

Dans son *Avertissement*, J.-B. Jeannin écrit :

« Les homélies de saint Chrysostome sur saint Matthieu, au nombre de quatre-vingt-dix, ont toutes été prononcées à Antioche, sans qu'on puisse déterminer d'une manière précise en quel temps elles le furent. On a fait des conjectures. On a dit [...] entre 390 et 398. [...]

Nulle part saint Jean Chrysostome n'a montré tant d'inventions, tant d'éloquence, tant de sagacité dans la formation des mœurs. C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin disait, au rapport de Papire-Masson (De rom. pontif., in Joanne xxi), qu'il attachait plus de prix à l'ouvrage de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu, qu'à la possession de toute la ville de Paris.

La méthode suivie par saint Chrysostome est celle-ci : il cite le texte sacré verset par verset, phrase par phrase, puis il fait ressortir le sens littéral souvent avec tout le soin que pourrait y apporter un grammairien sagace, et cela sans cesser d'être orateur, orateur chaleureux, rapide,

entraînant. Il assigne à chaque fait son temps, son occasion, ses circonstances qu'il demande aux autres Évangélistes lorsqu'ils en rapportent qui ne se trouvent pas dans saint Matthieu. Il insiste sur les miracles en s'attachant à en démontrer l'à-propos, le but, toutes les raisons. [...]

Toutes ces homélies se terminent par une exhortation morale où le saint orateur fait à son peuple l'application de la doctrine qu'il vient de lui exposer. »

\*

Nous avons retenu surtout les passages qui commentent directement le texte évangélique. Nous avons donc omis une partie des exordes ainsi que les digressions, les répétitions et les grandes instructions parénétiques qui terminent les homélies.

*« Dans ses sermons, Chrysostome est le bon médecin des âmes, au diagnostic sûr, très compréhensif à l'égard de la fragilité humaine, mais diligent à corriger l'égoïsme, la luxure, l'arrogance et le vice, partout où il les rencontre. Bien que certains de ses sermons soient très longs et aient pu atteindre deux heures, les applaudissements qui les ponctuaient prouvent que Chrysostome touchait le cœur de ses auditeurs et savait conserver leur attention. Sa maîtrise des images est merveilleuse, et son sens très sincère de la vie chrétienne mérite encore aujourd'hui notre respect et notre admiration ». [...]*

*« Gardant toujours le souci de préciser le sens littéral, et opposé à l'allégorie, Chrysostome découvre avec autant d'aisance le sens spirituel de l'Écriture que ses applications immédiates et pratiques dans la direction des âmes commises à ses soins. La profondeur de sa pensée et la sûreté de son interprétation magistrale sont uniques et attirent encore le lecteur ».*

J. QUASTEN,  
*Initiation aux Pères de l'Église,*  
t. 3, p. 607, 608.

## Homélie 1

Nous devrions, mes Frères, n'avoir pas besoin du secours des Écritures ; si notre vie était assez pure ; la grâce du Saint-Esprit nous tiendrait lieu de tous les livres. Tout ce qu'on écrit sur le papier avec de l'encre, l'Esprit l'imprimerait lui-même dans nos cœurs. Déchus de cet avantage, attachons-nous du moins résolument à la planche de salut qui nous reste. Cette première manière de communiquer avec Dieu valait mieux. Dieu lui-même nous l'a bien montré par ses actes non moins que par ses paroles. Il a parlé à Noé, à Abraham, et aux descendants d'Abraham, Job et Moïse, non par des caractères et par des lettres, mais immédiatement par lui-même parce que la pureté de cœur qu'il avait trouvée en eux, les avait rendus susceptibles de cette grâce. Mais le peuple juif étant tombé depuis dans l'abîme de tous les vices, il fallut nécessairement que Dieu se servît de lettres et de tables, et qu'il traitât avec lui par le moyen de l'écriture.

Dieu a gardé dans le Nouveau Testament la conduite qu'il avait suivie dans l'Ancien, et il en a usé avec les apôtres comme il avait fait avec les patriarches. Car Jésus-Christ n'a rien laissé par écrit à ses apôtres, mais il leur a promis au lieu de livres, la grâce de son Esprit Saint : « Il vous fera », dit-il, « souvenir de toutes choses » (Jn 14, 26). Pour comprendre l'avantage que cette instruction intérieure a sur l'autre, il ne faut qu'écouter ce que Dieu nous dit par son Prophète : « Je ferai un Testament nouveau, j'écrirai ma Loi dans leurs âmes, et je la graverai dans leurs cœurs ; et ils seront tous les disciples de Dieu » (Jr 31, 33). Saint Paul nous marquant aussi l'excellence de cette Loi du Saint-Esprit, dit : « Qu'il avait reçu la Loi non sur des tables de pierre, mais sur les tables d'un cœur de chair » (Jn 6, 45 ; 2 Co 3, 3).

Mais, parce que dans la suite des temps, les hommes avaient malheureusement dévié du droit chemin, les uns par la dépravation de leur doctrine, les autres par la corruption de leur vie et de leurs mœurs, nous

avons eu besoin de nouveau que Dieu nous donnât par écrit ses instructions et ses préceptes.

Que nous sommes coupables ! Notre vie devrait être tellement pure, que sans avoir besoin de livres, nos cœurs fussent toujours exposés au Saint-Esprit, comme des tables vivantes où il écrirait tout ce qu'il voudrait nous apprendre ; et après avoir perdu un si grand honneur et avoir eu besoin que Dieu nous donnât ses instructions par écrit, nous ne nous servons pas même de ce second remède qu'il nous a donné pour guérir nos âmes ! Si c'est déjà une faute de nous être rendue l'Écriture nécessaire et d'avoir cessé d'attirer en nous par nous-mêmes la grâce du Saint-Esprit, quel crime sera-ce de ne vouloir pas même user de ce nouveau secours pour nous avancer dans la piété, de mépriser ces écrits divins, comme des choses vaines et inutiles, et de nous exposer à une condamnation encore plus grande par cette négligence et par ce mépris ? Pour éviter ce malheur lisons avec soin l'Écriture, et apprenons comment l'ancienne et la nouvelle Loi ont été données. [...]

Dans l'Ancien Testament, Dieu descend sur la montagne après que Moïse y est monté ; mais dans le Nouveau, le Saint-Esprit descend du Ciel après que notre nature y a été élevée comme sur le trône de sa royale grandeur. Et ceci même nous fait voir que le Saint-Esprit n'est pas moins grand que le Père, puisque la Loi nouvelle qu'il a donnée est si élevée au-dessus de l'Ancienne. Car ces tables de la seconde alliance sont, sans comparaison, supérieures à celles de la première, et leur vertu a été beaucoup plus noble et plus excellente. Les apôtres ne descendirent point d'une montagne, comme Moïse, portant des tables de pierre dans leurs mains ; ils descendirent du cénacle de Jérusalem, portant le Saint-Esprit dans leur cœur. Ils avaient en eux un trésor de science, des sources de grâces et de dons spirituels qu'ils répandaient de toutes parts ; et ils allèrent prêcher dans toute la terre, étant devenus comme une loi vivante, et comme des livres spirituels et animés par la grâce du Saint-Esprit. C'est ainsi qu'ils convertirent d'abord, trois mille hommes, et cinq mille ensuite. C'est ainsi qu'ils ont depuis converti tous les peuples, Dieu se servant de leur langue pour parler lui-même à tous les habitants de la terre.

C'est sous l'inspiration de ce même Esprit, dont il était rempli, que saint Matthieu a écrit tout son évangile. C'est ce Matthieu qui avait été publicain. Car je ne rougis point d'avouer ce qu'il était, ni ce qu'ont été les autres apôtres, avant que Jésus-Christ les eût appelés. C'est cela même qui relève d'autant plus la grâce du Saint-Esprit en eux, et l'excellence de leur vertu.

Il a appelé son livre « l'Évangile », c'est-à-dire, « la bonne nouvelle ». Car il annonce à tous, aux méchants, aux impies, aux ennemis de Dieu, et à des aveugles assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, la délivrance des peines, le pardon des péchés, la justice, la sanctification, la rédemption, l'adoption des enfants de Dieu, l'héritage de son royaume, et la gloire de devenir les frères de son Fils unique.

N'y a-t-il rien de si grand que « ces nouvelles » qu'il nous apporte ? Un Dieu sur la terre, et l'homme dans le Ciel ; un concert admirable rétabli dans toute la hiérarchie des êtres ; les anges qui chantent avec les hommes, les hommes qui entrent en société avec les anges, avec les vertus les plus sublimes de ces esprits célestes. Quel spectacle plus grand et plus divin, que de voir une guerre aussi ancienne que le monde cesser tout d'un coup : Dieu réconcilié avec les hommes ; le diable confondu ; les démons en fuite ; la mort vaincue ; le paradis ouvert ; la malédiction détruite ; le péché banni ; l'erreur étouffée ; la vérité rétablie ; la parole divine semée et fructifiant de toutes parts ; la vie du Ciel introduite sur la terre ; les anges descendus souvent ici-bas ; les puissances et les vertus se familiarisant avec les hommes, et la possession de ces biens présents affermie en nous par l'espérance des biens futurs ?

C'est donc avec grande raison qu'on donne le nom « d'Évangile » à cette histoire sacrée. Tous les autres écrits qui ne promettent que l'abondance des richesses, la grandeur de la puissance, la principauté, la gloire, les honneurs et tout ce que les hommes croient être des biens, ne sont que vanité et que mensonge. Mais ce que les pêcheurs nous annoncent est avec raison appelé « l'Évangile », c'est-à-dire, « la bonne nouvelle » non seulement parce qu'ils nous promettent des biens stables, immuables et qui sont beaucoup au-dessus de nous, mais encore parce que nous en jouissons sans aucune peine. Car ce n'est ni par nos travaux, ni par nos peines, ni par nos douleurs et nos afflictions que nous nous sommes

procuré ces biens. La seule charité que Dieu a pour nous, a tout fait et ce n'est que d'elle que nous avons reçu ces grâces. [...]

[Les Évangélistes] étaient bien éloignés ou d'un Platon qui a tracé l'idée de cette république ridicule, ou d'un Zénon, ou de ces autres philosophes qui ont formé des projets de gouvernements et de républiques, et qui ont voulu se rendre les législateurs des peuples. Il ne faut que lire ces auteurs pour voir que c'est le démon, ce tyran des âmes, cet ennemi de la chasteté et de toutes les vertus, qui les a animés, et qui a répandu de si profondes ténèbres dans leur esprit pour confondre par eux tout l'ordre des choses. Car si l'on considère cette communauté des femmes qu'ils ont voulu introduire; ces spectacles honteux et publics de filles nues; ces mariages clandestins qu'ils autorisaient; et ce renversement universel de ce qu'il y a de plus naturel et de plus juste dans le monde; que peut-on dire sinon que toutes ces maximes étaient des inventions du démon qui voulait détruire par eux les lois les plus inviolables de la nature? Et certainement toutes ces choses qu'ils soutiennent lui sont tellement contraires, qu'elle se rend témoignage à elle-même en les abhorrant, et en ne voulant pas seulement les entendre nommer. Et cependant ces philosophes avaient alors la liberté tout entière de publier ces maximes si étranges, sans craindre ni les persécutions ni les périls; et ils s'efforçaient de les insinuer dans les esprits en les parant de tous les plus beaux ornements de l'éloquence.

L'Évangile au contraire qui n'était prêché que par des pauvres et des pêcheurs persécutés de tout le monde, traités comme des esclaves et exposés à tous les périls, a été embrassé tout d'un coup avec un profond respect par les savants et par les ignorants; par les libres et par les esclaves; par les gens de guerre et par les princes, en un mot par les Grecs et par les peuples les plus barbares.

On ne peut pas dire que ce soit la bassesse et pour ainsi dire le terre à terre de la doctrine des apôtres qui l'aient fait recevoir aussi facilement par tout le monde, puisqu'au contraire elle est infiniment plus sublime que tous les systèmes des philosophes. Ni l'idée, ni le nom même de la virginité, de la pauvreté chrétienne, du jeûne et des autres points les plus élevés de notre morale n'avaient été dans le cerveau ou sur les lèvres d'un seul parmi les sages du paganisme; tant ils étaient éloignés de ces premiers

docteurs du christianisme qui ne condamnaient pas seulement les mauvaises actions et les mauvais désirs, mais encore les regards impudiques, les paroles déshonnêtes, les rires immodérés, qui étendaient même leur sollicitude jusqu'à régler les plus petites choses, comme la contenance extérieure, la démarche, le son de la voix et qui ont propagé par toute la terre la plante sacrée de la virginité. Ils ont inspiré aux hommes des sentiments de Dieu et des choses du Ciel, que nul de tous ces sages n'avait jamais pu même soupçonner.

En effet, comment ces adorateurs de serpents, de monstres et des animaux les plus vils et les plus horribles, eussent-ils été capables de comprendre ces vérités ? Cependant ces maximes si relevées que les apôtres ont annoncées, ont été reçues et embrassées avec amour par tout le genre humain ; elles fleurissent et se multiplient de jour en jour, pendant que les vaines idées de ces philosophes s'effacent tous les jours de plus en plus, et disparaissent plus facilement que des toiles d'araignées parce que ce sont les ouvrages des démons.

Outre l'impudicité qui les déshonore, leurs écrits sont encore enveloppés de tant d'obscurités et de ténèbres, qu'on ne les peut comprendre sans un grand travail. Y a-t-il rien de plus ridicule que de remplir comme ils font, des volumes entiers, pour expliquer ce que c'est que la justice, et de noyer et faire disparaître le sujet qu'ils traitent, sous les flots débordés d'une intarissable faconde. Quand même ils auraient quelque chose de bon, cette prolixité démesurée, les rendraient inutiles pour le règlement de la vie des hommes. Car si un laboureur, ou un maçon, ou un marinier, ou quelque autre artisan que ce soit, qui gagne sa vie de son travail, voulait apprendre de ces personnes ce que c'est que la justice, il faudrait pour cela qu'il quittât son art et ses occupations les plus nécessaires ; et ainsi après avoir passé plusieurs années sans rien faire, il se trouverait que pour avoir voulu apprendre à bien vivre, il se serait mis en danger de mourir de faim.

Rien de semblable dans les préceptes de l'Évangile. Jésus-Christ nous y enseigne ce qui est juste, honnête, utile, et généralement toutes les vertus, en très peu de paroles, claires et intelligibles pour tout le monde, comme quand il dit : « Toute la Loi et les prophètes consistent en ces deux commandements » (Mt 22, 40) ; c'est-à-dire, dans l'amour de Dieu

et du prochain ; ou lorsqu'il nous donne cette règle : « Faites aux autres tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-mêmes ; car tel est le résumé de la Loi et des prophètes » (Mt 7, 12). Il n'y a point de laboureur, ni d'esclave, ni de femme si simple, ni d'enfant, ni de personne de si peu d'esprit, qui ne comprenne ces maximes sans aucune peine et cette clarté même est la marque et comme le caractère de la vérité.

C'est ce que l'expérience a fait voir. Tout le monde non seulement a compris ces règles divines, mais les a même pratiquées soit au milieu des villes, soit dans les déserts et sur le haut des montagnes. C'est là qu'on peut voir des chœurs d'anges revêtus d'un corps [c'est-à-dire des moines], et la vie du Ciel fleurir sur la terre. Ce sont des pêcheurs qui nous ont appris cette divine philosophie. Ils n'ont pas eu besoin pour cela d'y élever les hommes dès leur enfance, selon la méthode de ces philosophes, et ils n'ont pas limité l'étude de la vertu à un certain nombre d'années ; mais ils ont prescrit des règles pour tous les âges. La manière d'instruire des philosophes n'est qu'un jeu d'enfants, au lieu que la nôtre est l'ouvrage de la vérité même. Le lieu que nos saints docteurs ont choisi pour leur école est le Ciel, et Dieu même est le maître de l'art qu'ils nous ont appris et le législateur des lois qu'ils ont promulguées. Le prix qui nous est proposé dans cette céleste académie, ce n'est pas un rameau d'olivier ou une couronne de laurier, ni l'honneur d'être nourri aux dépens du public, ou une statue d'airain, choses trop vaines et trop basses ; mais c'est la gloire de jouir dans le Ciel d'une vie sans fin, de devenir enfant de Dieu, d'être associé aux chœurs des anges, d'assister devant le trône de Dieu, et de demeurer éternellement avec Jésus-Christ. [...]

Dans cette sainte république on ne fait pas la guerre contre les hommes, mais contre les démons et les puissances spirituelles. C'est pourquoi elle n'a pour chef dans ces combats invisibles ni un homme ni un ange, mais Dieu même. Les armes aussi de ces soldats sont bien différentes de ces armes d'ici-bas. Elles ne sont formées ni de peaux de bêtes, ni de fer, mais de la vérité, de la foi, de la justice et de toutes les vertus.

Puisque donc le livre que nous entreprenons d'expliquer, contient les lois de cette divine république ; écoutons avec soin saint Matthieu, qui en parle très clairement, ou plutôt Jésus-Christ qui en est le législateur, qui parle lui-même par la bouche de son saint évangeliste. Appliquons-

nous à ses divines instructions, afin de pouvoir être un jour du nombre de ses heureux citoyens, de ceux qui se sont rendus illustres en suivant ses lois, et qui se sont acquis des couronnes immortelles. [...]

## Homélie 2

*Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham  
(1/1-16)*

Je crois que vous vous souvenez, mes Frères, de la prière que je vous fis hier, de vous recueillir dans un respectueux silence et dans la paix du cœur et de l'esprit, pour écouter la parole de Dieu. Comme nous allons franchir aujourd'hui le seuil sacré du temple où réside le Verbe divin, je suis obligé de vous renouveler cet avis. Car, si autrefois, lorsque les Juifs furent à la veille d'approcher de la montagne de Sinaï, de ce feu, de cette fumée, de ces ténèbres et de ces tourbillons, ou plutôt à la veille de regarder de loin un rayon de la gloire de Dieu, et d'entendre à distance quelques mots de sa bouche ; si, dis-je, on leur commanda de se séparer de leurs femmes durant trois jours, et de laver leurs vêtements ; s'ils étaient, ainsi que Moïse lui-même, dans la crainte et le tremblement, il est bien plus raisonnable que, sur le point d'entendre des paroles si saintes et non pas de regarder de loin une montagne ardente, mais d'entrer dans le Ciel même, vous témoigniez une disposition plus parfaite, que vous laviez non les vêtements du corps mais ceux de l'âme, et que vous vous sépariez de tout le commerce de la vie du monde. [...]

Ne craignez point que ce récit vous soit ennuyeux. Si, lorsque quelqu'un vous raconte les guerres et les victoires des hommes, bien loin d'en concevoir de l'ennui, vous perdez même le manger et le boire pour les écouter, combien trouverez-vous plus de goût aux choses beaucoup plus admirables dont nous devons vous parler ? Considérez ce que c'est que de voir un Dieu qui vient du Ciel, et qui descend du plus haut de son trône sur la terre et jusqu'au fond des enfers, pour en combattre le prince ; de voir le démon lutter contre un Dieu qui s'est caché sous la forme de l'homme, et ce qu'on ne peut assez admirer, la mort détruite

par la mort, la malédiction abolie par la malédiction, et la tyrannie du démon renversée par les mêmes armes dont il s'était servi pour l'établir.

Sortons donc de notre assoupissement et réveillons-nous. Je vois déjà les portes ouvertes. Entrons avec une modestie respectueuse et une sainte frayeur. [...]

Ce n'est pas la naissance divine du Sauveur que je vais vous expliquer maintenant, ni même par la suite. Je sais qu'elle est incompréhensible et ineffable. Le prophète Isaïe l'a dit avant moi. Car, après avoir prédit la passion du Sauveur et l'extrême charité qu'il a eue pour tous les hommes, et admiré de quel comble de gloire il était descendu dans le dernier abaissement, il s'écrie : « Qui pourra dire quelle est sa génération ? » (Is 53, 8).

Ce n'est donc point de cette première naissance que je parle ici ; c'est sa naissance terrestre prouvée par une infinité de témoins, dont je tâcherai de vous dire ce que la grâce du Saint-Esprit aura daigné m'en apprendre.

Il n'est pas même possible d'expliquer celle-ci bien clairement, parce qu'elle est elle-même un mystère grand et redoutable. Ne la considérez donc pas comme peu importante lorsqu'on vous en parle, mais au contraire soutenez votre attention, et tremblez lorsque vous entendez dire qu'un Dieu est venu sur la terre. C'est une merveille si étonnante et tellement inouïe, que les anges en chœur en ont rendu gloire à Dieu au nom de toute la terre, par leurs acclamations et par leurs louanges. Les prophètes mêmes se sont longtemps, auparavant, écriés avec une profonde admiration : « Enfin il a été vu, sur la terre, et il a conversé parmi les hommes ! » (Ba 3, 38). Car c'est un étrange prodige que ce Dieu ineffable, incompréhensible, égal en tout à son Père, soit venu à nous en passant par le sein d'une vierge, et qu'il se soit rabaissé jusqu'à naître d'une femme ; qu'il ait bien voulu avoir David et Abraham pour ses ancêtres, et non seulement David et Abraham, mais ce qui est encore plus étonnant, des femmes semblables à celles dont nous vous avons déjà parlé.

Donc lorsque vous entendez de si grandes choses, élevez votre esprit et ne concevez rien de bas, que votre admiration redouble en voyant le vrai et unique Fils du Père, souffrir d'être appelé fils de David, pour vous rendre enfant de Dieu, et ne refusez pas d'avoir pour père son esclave,

afin que vous qui étiez esclave ayez Dieu pour père. Voyez combien cet Évangile, c'est-à-dire, cette bonne nouvelle qu'on nous annonce est admirable dès l'entrée.

Si vous doutez de la gloire qui vous est promise, soyez-en persuadé par l'humiliation de Jésus-Christ. Car la raison de l'homme a bien plus de peine à comprendre qu'un Dieu soit devenu homme, qu'à s'expliquer qu'un homme puisse devenir enfant de Dieu. Donc lorsque vous entendez dire que le Fils de Dieu est aussi fils de David et d'Abraham, ne doutez plus que vous, qui êtes enfant d'Adam, vous ne soyez aussi enfant de Dieu. Car ce serait en vain qu'un Dieu se fut abaissé si profondément, si ce n'avait été pour relever l'homme. Il est né selon la chair afin que vous renaissiez selon l'Esprit. Il est né d'une femme, afin que vous cessiez d'être le fils d'une femme.

C'est pourquoi il est né de deux manières différentes, dont l'une est semblable à notre naissance, et l'autre est infiniment élevée au-dessus de nous, car il a cela de commun avec nous, qu'il est né d'une femme, mais ce qu'il a de particulier c'est « qu'il n'est point né du sang, ni de la volonté de l'homme ou de la chair » (Jn 1, 13), mais du Saint-Esprit, et que sa naissance en ce point était la figure de cette renaissance divine, qu'il nous devait donner par la grâce du Saint-Esprit. [...]

Vous voyez donc, dès l'entrée, quel est l'éclat de cette ville sainte, et comme le Roi y paraît d'abord revêtu de notre chair, ainsi qu'un prince au milieu de son armée. Souvent un roi dans le combat ne porte point les marques de sa dignité et de sa puissance. Il quitte la pourpre et le diadème, et s'habille comme l'un de ses soldats. Mais les rois de la terre se déguisent de la sorte de peur d'attirer sur eux, en se faisant connaître, tous les efforts de leurs ennemis, au lieu que le nôtre l'a fait pour ne pas mettre d'abord tous ses ennemis en fuite, et ne pas épouvanter ses amis. Il était venu, non pour nous effrayer, mais pour nous sauver. C'est pourquoi, dès le commencement de l'Évangile, il est appelé Jésus; et ce mot qui est hébreu et non grec, signifie « Sauveur », parce que, dit l'Évangile, « il sauvera son peuple » (Mt 1, 21). [...]

Josué qui succéda à Moïse et qui fit entrer le peuple dans la terre promise, s'appelait aussi Jésus. Vous voyez la figure, comprenez-en maintenant la vérité. Jésus a fait autrefois entrer les Juifs dans la terre promise

Jésus nous fait entrer dans le Ciel et dans la jouissance des biens éternels. Le premier fait cette merveille après la mort de Moïse ; le second la fait après la fin de la Loi de Moïse ; le premier a été le chef du peuple de Dieu ; le second en a été le Roi et le Souverain.

Mais de peur qu'en entendant ce nom de Jésus, vous n'hésitiez entre lui et ses homonymes, l'évangéliste ajoute aussitôt le surnom de Christ : « De Jésus-Christ fils de David ». Josué n'était pas de la tribu de David, mais d'une autre.

Vous me demanderez peut-être pourquoi saint Matthieu appelle son livre : « le livre de la génération de Jésus-Christ », puisqu'il ne contient pas seulement sa naissance, mais encore toute la suite de sa vie. C'est parce que la naissance de Jésus-Christ est le principe, et comme la racine de tous ses autres mystères, et l'unique source de tous nos biens. Et comme Moïse a appelé son livre le livre de la création du ciel et de la terre, quoiqu'il y parle aussi de beaucoup d'autres choses, de même l'évangéliste nomme son livre du mystère qui est la source et le principe de tous les autres. Car c'était une chose bien pleine d'étonnement, et qui surpassait l'espérance et l'attente de tous les hommes qu'un Dieu se fit homme ; mais après une si grande merveille, tout le reste suit naturellement de ce principe.

Mais pourquoi ne le nomme-t-il pas d'abord « fils d'Abraham », et ensuite, « fils de David » ? Ce n'est pas, comme disent quelques-uns, pour remonter du dernier au premier, puisqu'il l'aurait fait dans tout le reste comme saint Luc, ce qu'il ne fait pas néanmoins. Pourquoi donc nomme-t-il d'abord David ? Parce que le nom de David, prince illustre, et beaucoup moins ancien qu'Abraham, était alors dans toutes les bouches. Quoique Dieu leur eût fait à tous deux la même promesse, la longue suite du temps faisait que l'on ne se souvenait plus de l'une, et qu'on ne parlait que de l'autre, comme plus nouvelle et plus récente. Les Juifs disent eux-mêmes dans l'Évangile : « Ne savons-nous pas que le Christ doit venir de la race de David et de la ville de Bethléem où était David ? » (Jn 7, 42). Nul d'entre eux ne l'appelait fils d'Abraham, et tous l'appelaient fils de David. Je le répète, on se souvenait beaucoup plus de David, et parce qu'il était moins ancien, et parce qu'il avait été roi. [...]

Mais comment peut-on prouver, me direz-vous, que Jésus-Christ descende de la race de David ? Car s'il n'est pas né d'un homme mais seulement d'une vierge dont on ne rapporte point la généalogie, comment saurons-nous qu'il soit de la race de ce roi ? Voici donc deux difficultés qui se présentent : l'une, pourquoi l'on ne rapporte point la généalogie de la Vierge, et l'autre pourquoi on rapporte celle de saint Joseph, entièrement étrangère à la naissance du Sauveur. Il semble que la première de ces généalogies était seule nécessaire, et que la seconde était inutile.

Que répondrons-nous donc à cela ? Comment montrerons-nous que la Vierge descendait de David ? Comment le prouverons-nous ? Écoutez ce que Dieu dit à l'ange Gabriel : « Allez, lui dit-il, à une vierge fiancée à un homme qu'on nomme Joseph, qui est de la maison et de la famille de David » (Luc 1, 27). Que voulez-vous de plus clair, puisque Joseph était de la maison et de la famille de David, il est démontré que la Vierge en était aussi ? Car il était défendu par la Loi de chercher une femme hors de sa tribu, et d'en épouser une qui n'en fût pas. [...]

Si vous voulez encore d'autres preuves, nous en avons une très constante. Il n'était pas permis pour se marier, de sortir, non seulement de sa tribu, mais même de sa famille et de sa parenté. Ainsi que ces paroles : « de la famille et de la maison de David », s'entendent ou de la Vierge ou de Joseph, on n'en peut tirer que la même conséquence. Car si Joseph était de la maison et de la famille de David, il n'a pris certainement une femme que de la famille d'où il était descendu.

Mais si Joseph, dites-vous, a violé l'ordonnance de la Loi ? L'Évangéliste prévient cette objection, lorsqu'il dit « qu'il était juste » (Mt 1, 19), afin qu'en reconnaissant sa vertu, on ne l'accusât point de violation de la Loi. Comment un homme qui était si charitable et si modéré qu'il ne voulut pas même penser à faire punir la Vierge, quoique toutes les apparences semblassent l'y forcer, comment, dis-je, un homme si vertueux aurait-il pu violer la Loi pour satisfaire sa passion ? Comment un homme dont la vertu allait au-delà même de la Loi, comme on le voit par le dessein qu'il prit de quitter sa femme en secret, eût-il pu se résoudre à pécher ouvertement contre la Loi, sans y être contraint par aucune nécessité ?

Il est donc évident par ces preuves que la Vierge était de la race de David. Voyons maintenant pourquoi l'Évangéliste ne rapporte point sa généalogie, mais seulement celle de Joseph.

C'est parce que ce n'était point l'ordinaire parmi les Juifs de tirer la généalogie du côté des femmes. Ainsi pour garder cette coutume, et pour ne point troubler les esprits par aucune nouveauté, il ne parle point des parents de la Vierge; mais il se contente, pour nous la faire connaître, de nous rapporter la généalogie de Joseph. Si donc il eût rapporté la généalogie de la Vierge, il n'aurait pas gardé l'ordre commun, et s'il n'eût point rapporté celle de saint Joseph, nous n'aurions point su de quelle tribu était la Vierge. C'est pourquoi, afin que nous connussions qui était Marie et d'où elle descendait et que la coutume des Juifs fût gardée, l'Évangéliste décrit la généalogie de Joseph l'époux de la Vierge, et montre qu'il était de la famille de David. Il s'ensuivait que La Vierge en était aussi, puisque indubitablement un homme si juste, comme j'ai déjà dit, n'aurait point voulu épouser une femme d'une autre tribu que de la sienne. [...]

N'est-ce pas une chose honteuse et ridicule, tandis que nous ne nous servons de nos domestiques, quand nous en avons, que pour des affaires qui sont pour la plupart nécessaires, d'employer notre bouche à des choses où nous rougirions d'employer le dernier de nos serviteurs, c'est-à-dire, toutes vaines et superflues? Et plutôt à Dieu même qu'elles ne fussent que superflues, et non mauvaises et dangereuses! Si nos paroles nous étaient utiles, il est certain qu'elles seraient aussi agréables à Dieu; mais nous disons au contraire tout ce que le démon nous inspire : des railleries et des bons mots, des imprécations et des injures, des jurements, des mensonges, des parjures, des cris de colère et des futilités, des contes de vieilles femmes, des questions oiseuses et sans intérêt, voilà ce qui sort continuellement de notre bouche.

Quel est celui de vous tous qui m'écoutez maintenant, qui pourrait me dire par cœur ou un psaume ou quelque autre partie de l'Écriture, si je le lui demandais? Il ne s'en trouverait pas un seul. Et ce qui est encore plus à déplorer, c'est que, étant si indifférents pour les choses saintes, vous êtes tout de feu pour les choses du diable. Si l'on vous priait au contraire de dire quelqu'une de ces chansons infâmes, quelques-uns de

ces vers lascifs et honteux, il s'en trouverait plusieurs qui les auraient appris avec soin, et qui les réciteraient avec plaisir.

Mais comment excuse-t-on de si grands excès ? Je ne suis pas religieux ni solitaire, dit-on, j'ai une femme et des enfants, et j'ai le soin d'un ménage. Telle est en effet la grande plaie de notre temps, on croit que la lecture de l'Écriture n'est bonne que pour les religieux, au lieu que les gens du monde en ont encore plus besoin qu'eux ; car ceux qui sont au milieu du combat et qui reçoivent tous les jours de nouvelles plaies, ont plus besoin de remèdes que les autres. C'est un grand mal de ne pas lire les livres qui contiennent la parole de Dieu, mais il y a quelque chose de pire encore, c'est de se persuader que cette lecture est inutile. Une telle pensée ne peut venir que du démon. [...]

Si vous voulez éprouver combien la lecture de l'Écriture sainte est utile, examinez-vous vous-mêmes. Voyez dans quelle disposition vous êtes, ou lorsque vous écoutez des psaumes, ou lorsque vous entendez ces chansons diaboliques ; lorsque vous êtes à l'église, ou lorsque vous êtes au théâtre ; et vous serez surpris de voir combien votre âme étant la même, est néanmoins différente d'elle-même dans ces rencontres. C'est pourquoi saint Paul disait : « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs » (1 Co 15, 33). Nous avons continuellement besoin des cantiques du Saint-Esprit. Chanter les louanges de Dieu est le plus beau privilège de l'homme, rien ne le distingue autant des bêtes qui ont cependant sur lui de nombreux avantages. C'est là, la nourriture de l'âme ; c'est là son ornement ; c'est là son assurance ; au contraire la négligence de la parole de Dieu lui cause la faim et la mort : « Je leur enverrai », dit Dieu, « non la famine du pain ni la soif de l'eau, mais la famine de la parole de Dieu » (Am 8, 11).

Qu'y a-t-il de plus déplorable que d'attirer volontairement sur vous un malheur dont Dieu menace les hommes comme d'un très grand supplice, et de réduire vous-même votre âme à une faim cruelle qui la met dans une extrême langueur ? Car c'est par la parole que l'âme se perd ou qu'elle se sauve. Un mot l'enflamme de colère, et un mot l'apaise ; une parole déshonnête la jette dans une passion brutale, et une parole modeste et grave la rend chaste et pure. Si donc la parole d'un homme produit de si grands effets, comment pouvez-vous mépriser la parole de

Dieu même? Et si l'exhortation d'un homme est si puissante, combien celle de l'Esprit Saint le sera-t-elle davantage?

Une parole de l'Écriture excite souvent dans l'âme une flamme plus vive que le feu, et la rend capable des actions les plus belles. [...]

Ne négligeons donc point d'entendre l'Écriture sainte. C'est le démon qui nous inspire ce dégoût, parce qu'il ne peut souffrir que nous approchions de ce trésor, de peur qu'il ne nous en demeure des perles et des diamants qui nous enrichissent. C'est pourquoi il nous persuade qu'il nous est inutile d'entendre la parole de Dieu, afin qu'il n'ait pas le regret de nous la voir mettre en pratique après que nous l'aurons entendue. Reconnaissons donc cet artifice si dangereux, et fortifions-nous de toutes parts contre ces attaques; afin que couverts de cette armure spirituelle, nous soyons invulnérables à notre ennemi, et que l'ayant vaincu et portant les marques de notre victoire, nous jouissions à jamais des biens du Ciel, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## Homélie 3

*Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham  
(1/1-16).*

J'avais raison de le dire, ces paroles divines ont une admirable profondeur, puisque après tout ce que nous avons déjà dit, nous n'avons pas encore achevé d'expliquer ce commencement. Achéons donc aujourd'hui ce que nous en reste.

La question que nous avons à traiter est celle-ci : pourquoi l'évangéliste donne-t-il la généalogie de Joseph qui est étranger à la naissance du Fils de Dieu ? Nous en avons déjà rapporté une raison, mais il faut en ajouter une autre plus mystérieuse et plus cachée. Quelle est donc cette raison ? L'Évangéliste ne voulait pas que les Juifs connussent si tôt le secret de cet enfantement divin, et que Jésus-Christ était né d'une vierge. Ne vous troublez pas de l'apparente étrangeté de cette raison, elle n'est pas de moi ; je vous dis ce que j'ai reçu de nos pères, de ces hommes illustres et admirables. Si Jésus-Christ lui-même a d'abord caché beaucoup de choses, en s'appelant Fils de l'homme, en ne déclarant pas nettement partout qu'il était égal à son Père, doit-on s'étonner s'il a voulu celer aussi quelque temps le mystère de sa naissance, par une conduite pleine de sagesse, et pour de très importantes raisons ?

Quelles sont, dites-vous, ces raisons si importantes ? C'était pour épargner la Vierge, sa mère, et pour la défendre d'un fâcheux soupçon. Si les Juifs eussent su d'abord cette merveille, ils n'auraient pas manqué de l'interpréter malignement, et peut-être auraient-ils lapidé la Vierge après l'avoir condamnée comme adultère, car si leur impudence combattait en Jésus-Christ des actions dont ils avaient vu des exemples dans l'Ancien Testament ; s'ils appelaient démoniaque Celui qui chassait les démons, et ennemi de Dieu celui qui faisait des miracles le jour du sabbat, quoique

le sabbat eût été souvent violé sans aucun crime, que n'eussent-ils point dit en écoutant cette naissance si miraculeuse, puisqu'ils avaient pour eux l'autorité de tous les siècles passés, où l'on n'avait jamais rien vu de semblable? Si après tant de miracles ils ne laissaient pas de l'appeler fils de Joseph, comment l'auraient-ils cru fils d'une Vierge avant ces miracles? C'est pourquoi l'Évangéliste fait la généalogie de Joseph, où il rapporte qu'il épousa la Vierge. Si Joseph même, quoique si saint et si juste, a besoin de tant de preuves pour croire cette merveille; s'il faut qu'un ange lui parle, qu'il ait des révélations durant la nuit, qu'il soit rassuré par le témoignage des prophètes; comment les Juifs si aveugles, si corrompus, et si déclarés contre Jésus-Christ, eussent-ils pu se rendre à cette vérité? Une merveille si rare et si inouïe dans toute l'antiquité, les aurait jetés sans doute dans un trouble étrange.

Une fois bien persuadé que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, on ne s'étonne plus de sa merveilleuse naissance; mais comment ceux qui l'ont appelé depuis un séducteur et l'ennemi de Dieu, n'eussent-ils pas été scandalisés de cette vérité, et n'en eussent-ils pas conçu quelque soupçon détestable? C'est pourquoi les apôtres ne se hâtent point d'annoncer d'abord cette naissance merveilleuse de Jésus-Christ. Ils établissent fortement sa résurrection, fait qui était plus à la portée des Juifs, parce qu'il y avait eu, autrefois, des exemples de personnes ressuscitées, quoique d'une manière bien différente de la sienne; mais ils ne publient point d'abord que Jésus-Christ est né d'une vierge. Sa mère même n'ose pas en découvrir le secret; et on voit qu'elle dit à Jésus-Christ, lorsqu'elle le trouva dans le temple: « Nous vous cherchions, votre père et moi » (Lc 2, 48). [...]

Mais d'où vient que l'Évangile, en parlant d'Abraham, dit qu'il a engendré Isaac, et qu'Isaac a engendré Jacob, sans dire un seul mot d'Ésaü, son frère, au lieu que parlant de Jacob, il dit expressément qu'il engendra *Juda et ses frères*?

Quelques-uns disent que c'est parce qu'Ésaü et ceux de sa race ont été méchants, mais je ne crois pas que cette raison soit bonne; si elle l'était, pourquoi un peu après nommerait-on des femmes qui ont été fameuses par leur déshonneur? Il semble plutôt que l'Évangéliste a eu dessein de relever la gloire de Jésus-Christ par l'effet d'un contraste, par la petitesse

et la vulgarité de ses ancêtres plutôt que par leur gloire; car rien n'est plus glorieux à Celui qui est infiniment grand, que d'avoir bien voulu se rabaisser de la sorte.

Pourquoi donc l'Évangéliste ne dit-il rien d'Ésaü et de sa race? C'est parce que les Sarrasins, les Ismaélites, les Arabes, et tous les autres peuples descendus de lui n'avaient rien de commun avec les Israélites. C'est pour ce sujet que saint Matthieu n'en dit rien, pour passer plus vite à ceux qui entraient dans la généalogie de Jésus-Christ, et qui étaient du peuple juif. Il dit donc « Jacob engendra Juda et ses frères », parole qui marque la race des Juifs.

« Juda engendra Pharès et Zara, de Thamar ». Que faites-vous saint évangeliste, de rapporter ainsi une histoire, qui nous fait souvenir d'un inceste ? – Mais de quoi vous étonnez-vous ? vous dira-t-il. Si je ne rapportais la généalogie que d'un simple homme, je pourrais dissimuler quelque chose; mais puisque nous parlons du mystère d'un Dieu incarné, non seulement nous ne devons pas taire ces choses, mais nous devons même en faire gloire, parce qu'elles relèvent davantage sa bonté et sa puissance, puisqu'il est venu, non pour éviter notre ignominie, mais pour l'effacer. Il en est de sa naissance comme de sa mort; sa mort serait moins admirable sans la croix, qui en a été l'instrument infâme, mais dont l'infamie fait d'autant mieux éclater la bonté de Celui qui n'a pas craint de l'affronter pour l'amour des hommes; de même, ce qu'il faut admirer dans sa naissance, ce n'est pas seulement qu'il ait pris un corps et se soit fait homme, mais encore qu'il ait daigné descendre de parents comme ceux que nous venons de voir sans rougir d'aucun des maux propres à l'humanité.

Il voulait nous déclarer hautement, dès sa naissance, qu'il ne dédaignait point nos bassesses, et nous apprendre en même temps qu'il ne faut point rougir des vices et des défauts de nos parents, mais ne penser, nous-mêmes, qu'à nous rendre vertueux. Car celui qui l'est, ne reçoit aucune tache de l'obscurité ou de l'infamie de sa naissance, quand il serait né d'une mère étrangère, ou d'une femme impudique. [...]

[L'Évangéliste] rapporte aussi [l'histoire] de Ruth et de Raab, dont l'une était étrangère et l'autre une prostituée, afin de nous assurer que Jésus-Christ était descendu du Ciel pour nous guérir de tous nos maux.